

Homélie de Monseigneur Centène
400^{ème} anniversaire de la découverte de la statue
de sainte Anne par Yvon Nicolazic – Sainte Anne d'Auray

*« L'affluence du monde qui me viendra honorer en ce lieu
sera le plus grand miracle de tous ».*

Chers frères et sœurs, le miracle prophétisé par sainte Anne à Nicolazic dans la soirée du 7 mars 1625 ne cesse de se renouveler et nous sommes venus nombreux, aujourd'hui, pour célébrer le 4^e centenaire de la découverte de sa statue, qui avait été annoncée comme le signe qui mettrait Nicolazic à couvert des mauvaises langues, le signe qui montrerait à tous la véracité de ces apparitions et l'authenticité de l'expérience mystique que vivait le voyant. La présence de la statue enfouie dans le champ du Bocéno attestait en effet de l'existence d'un culte rendu à sainte Anne en ce lieu depuis des temps immémoriaux. Elle confirmait la présence de cette chapelle, ruinée depuis 924 ans et 6 mois, que Nicolazic était chargé de reconstruire et d'entretenir.

C'était le début d'une longue histoire d'amour entre sainte Anne et le peuple breton. L'obscur hameau de Keranna-en-Pluneret allait devenir le cœur spirituel de toute la Bretagne, la source d'un renouveau religieux sans précédent pour tout le pays, le point de départ de milliers de missionnaires soucieux de faire rayonner l'évangile jusqu'aux confins du monde : « *Ce qui est faible, ce qui est d'origine modeste, ce qu'il y a de fou* », nous disait Saint Paul dans la deuxième lecture de cette messe, « *voilà ce que Dieu a choisi* ».

La terre foulée par l'aïeule du Christ est donc devenue pour tout Breton une terre sainte, vers laquelle chacun pouvait venir pour prier, pour rendre grâce, ou pour déposer le fardeau de ses peines, parce qu'elle était devenue la terre de l'espérance. Sainte Anne, figure de l'avant-dernière génération de l'Ancien Testament, incarne en effet l'espérance du peuple de Dieu qui a porté pendant des milliers d'années, au travers des épreuves et des malheurs de son histoire, l'espérance du salut que lui apporterait le Messie. Et son espérance n'a pas été déçue. Dans sa vie personnelle de femme de son temps, elle a porté pendant de longues années l'espérance d'une descendance, tout comme Anne, la mère de Samuel dont nous parlait la première lecture de cette messe ; et son espérance n'a pas été déçue : elle a été la mère de Marie - la plus parfaite des créatures - de laquelle est né le messie. Sa propre espérance comme femme était ainsi consubstantielle à l'espérance de son peuple.

Son message à Yvon Nicolazic est un message d'espérance inouï. Il invite à la confiance : « *Ne craignez pas, Yvon Nicolazic : je suis Anne mère de Marie. Allez dire à votre recteur que dans la pièce de terre appelée le Bocéno existait avant tout village une chapelle qui m'était dédiée, la première bâtie en mon honneur par les Bretons. Voilà 924 ans et 6 mois qu'elle est en ruine. Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt et que vous en preniez soin. Dieu veut que j'y sois honorée.* » Voilà 924 ans et 6 mois qu'elle est en ruine, son souvenir lui-même avait disparu. Eh bien, elle sera reconstruite. De ces quelques pierres éparses dans ton champ, surgira un sanctuaire nouveau, comme le temple de Jérusalem a été relevé

après l'exil, comme la vie a jailli du tombeau au matin de Pâques. Il n'y a pas de place pour le défaitisme, pour la démission, pour le désespoir quand Dieu le veut. Si tes bœufs renâclent, Yvon Nicolazic, si tes charrues se fracassent contre les pierres de mon champ, attelle ton char à une étoile et regarde Dieu travailler. Horace, le poète latin, l'avait déjà promis : *Multa renascentur, quae jam cecidere*, beaucoup de choses renaîtront qui sont déjà tombées.

Et c'est plus encore vrai, frères et sœurs, depuis que le verbe s'est fait chair, depuis que Dieu s'est fait homme jusqu'à avoir une grand-mère, depuis qu'il a vécu notre condition d'homme en toute chose excepté le péché. Sainte Anne, grand-mère de Jésus, nous invite à contempler l'humanité du Christ, à nous l'approprier, à fonder sur elle notre espérance, car elle est l'instrument de notre salut, le modèle que nous pouvons imiter. Il n'y a aucun mal en nous auquel il ne puisse porter remède, aucune de nos souffrances qu'il n'ait ressenties, aucune erreur que nous ne puissions surmonter avec lui, aucune ruine qui ne puisse être relevée, aucune mort sans espérance.

Frères et sœurs, face aux nouveaux défis que nous avons à relever, face aux crises sanitaires mortelles que nous savons désormais possibles pour les avoir vécues, face aux menaces qui pèsent sur la paix du monde, face aux incivilités et aux violences qui minent notre société parce que nous n'avons pas su, ou pas voulu, transmettre les valeurs qui font les peuples forts, face à la léthargie dans laquelle peuvent nous plonger le vertige ou le désespoir, ... si nos blessures méritent un onguent, si nos destins méritent une victoire, faisons nôtres les mots en forme de prière de Jean-Pierre Calloch, le poète Breton, le barde chrétien, qui étudia ici au petit séminaire de Sainte-Anne-d'Auray de 12 à 17 ans :

*« Vous qui avez ressuscité la fille de Jaïre, et Lazare,
qui avez ressuscité le fils de la veuve de Naïm,
apprenez-moi les mots qui réveillent un peuple,
j'irai par les chemins, messager d'espérance, les répéter sur ma Bretagne endormie ».*

Amen